

décourager l'homme de lettres, dont la vie est vouée au culte de la poésie et de la vraie littérature. Le temps est un grand justicier, même pour les œuvres d'esprit. Est-ce qu'à l'égal de Racine ne fleurissait pas jadis le grand Pradon ? Boileau n'avait-il pas besoin, pour consoler son ami, de de soulever l'équitable avenir ? Qui pourrait, qui voudrait aujourd'hui lire une scène de la Phèdre de Pradon ? Mais, sans remonter d'un siècle, n'avons-nous pas connu des noms, dont la renommée, éclatante hier, est aujourd'hui presque entièrement éclipse ? Cependant, à tout prendre, cette renommée n'était pas moins légitime que celle de nos grands auteurs, qui ont, de plus, le tort grave de courir après l'or et le bruit, en mendiant une fausse et honteuse popularité. Soyons-en sûrs, les cadets, auront le sort de leurs aînés. Dans dix ans, ce sera à peine si quelque érudit aura conservé le titre du *Chevalier de Maison-Rouge, du Prêtre et de la Famille, des Girondins* mêmes, etc... Voyez plutôt, deux ans ne se sont point encore écoulés, et déjà se perd dans les solitudes de l'oubli ce pimpant, ce spirituel, cet anti-jésuitique *Juif-Errant*...

Qu'est-ce donc que la renommée qui bruit au milieu de nos discordes politiques ? Quel homme de lettres peut être fier des louanges qui retentissent aujourd'hui à ses oreilles ? Celui-là, qui a compris que la vraie gloire, la gloire solide et durable, vient lentement, s'achète aux prix des plus rudes sacrifices, et non avec les adulations politiques. Folie donc, que de prendre l'improvisation pour la création, et de vouloir donner comme une marque de supériorité une fécondité malade, qui enfante sans terme, et sans repos ! Déceper amère de se laisser bercer par les louanges d'une foule égarée ! Honte et remords d'acquiescer l'or et la renommée en flattant les passions politiques désordonnées ! Qu'on le sache bien, le temps ne respecte point ce que l'on a fait sans lui ; l'œuvre enfantée à la hâte meurt rapidement. Les grandes âmes, les esprits puissants, qui ont conscience de leur force et de leur valeur intellectuelle, savent qu'ils doivent attendre patiemment, dédaigner la vogue et l'or qu'elle procure ; la vogue passe avec les passions frénétiques qui la donnent ; elle passe, semant derrière elle ruines et débris, et laissant ses idoles dans la boue... La véritable gloire, la vraie popularité soulèvent lentement ceux qui se confient à leurs flots, mais les portent sûrement jusqu'à la prostérité la plus reculée. Puisse nos hommes de lettres le comprendre !

L'abbé GORGIE,

Curé de Riorges, diocèse de Lyon.

## JOURNAL LITTÉRAIRE.

### LES TROIS CASCADES.

Où l'œuvre ou connaît l'ouvrier.

PROVERBE EN TROIS ÉPOQUES.

(Suite et fin.)

*Candide*. Eh bien ! que les hommes du *National* se hâtent donc de les relever !

*Le national*. C'est justement de quoi je m'occupe, et cela, je vous prie de le croire, dans le seul intérêt de notre belle patrie.

*Candide*. A qui le dites-vous ? Votre patriotisme, j'en suis convaincu, n'a d'égal que votre désintéressement.

*Le national*. Je vous remercie de me rendre cette justice, monsieur... le fait est que je n'ai personnellement aucune espèce d'ambition. Que la France soit libre, glorieuse et prospère, et je me croirai assez payé de tous mes travaux.

*Candide*. Quelle abnégation !

*Le national*. Seulement, si je puis lui être utile, dans les limites de nos faibles moyens, je m'estimerai heureux de me mettre tout entier à son service, depuis mon rédacteur en chef jusqu'à mon dernier garçon de bureaux...

*Candide*. Sublime dévouement !

*Le national*. Mon Dieu, je m'en fais un mérite... J'estime qu'un bon citoyen doit toujours être prêt à se sacrifier pour son pays... Ainsi, que la France me condamne un jour à être ministre, consul, dictateur, peu m'importe, je m'empresserai de lui obéir... Il m'en coûtera beaucoup, j'en conviens, mais le devoir avant tout !

*Candide*. Brutus lui-même ne parlerait pas mieux !

*Le national*. Voilà mes principes, monsieur.... Oui, tel que vous me voyez, je serais capable de quitter demain, s'il le fallait, le modeste appartement où j'ai l'honneur de vous recevoir pour aller me camper à l'Hôtel-de-ville, voire même aux Tuileries, ou dans tout autre palais ci-devant royal... Nous autres républicains, nous sommes ainsi faits... Au besoin même, si le salut du pays l'exigeait, je n'hésiterais pas une minute à m'asseoir de ma personne sur le trône de Louis-Philippe, et cela, bien entendu, au nom de la liberté, de l'égalité et de la fraternité.

*Candide*. Parole d'honneur, c'est du Curtius tout pur... Et le prix de l'abonnement est de ?....

*Le National*. Soixante francs par an, pas davantage....

*Candide*. Vingt francs de moins que le *Constitutionnel* ! c'est admirable !... Mon-

sieur, daignez m'inscrire pour trois mois... sauf renouvellement, bien entendu, car entre nous, ce sera, je l'espère, à la vie, à la mort.

*Le National*. Monsieur je l'espère, bien aussi ! Laissez-moi seulement vous donner une petite république de ma façon, et je suis persuadé que vous ne regretterez pas votre argent.

*Candide*. Donnez, mon cher monsieur, donnez tout ce qu'il vous plaira... De votre main j'accepterai tout de confiance..... De fiers génies comme les vôtres ne sont pas plus capables de tromper la France que de se tromper eux-mêmes.

*Le National*. Monsieur, vous me comblez....

*Candide*. Pas du tout : ce n'est qu'un hommage au talent et à la vertu... Nous disons quinze francs ?

*Le National*. Trop honnête.... Voici votre quittance.

1848.

Le bureau de la RÉFORME.

*Candide*. N'est-ce pas ici le bureau de la Réforme ?

*La Réforme*. Oui, citoyen.... Q'y a-t-il pour votre service ?

*Candide*. Monsieur.... je veux dire, citoyen, ce serait pour un petit abonnement que je désirerais prendre...

*La Réforme*. Rien de plus facile.... Votre nom ?

*Candide*. Tenez, le voici tout imprimé sur une bande du *National*.... car il faut vous dire que pendant plus de douze ans j'ai été le fidèle abonné de ce malheureux journal...

*La Réforme*. C'est avoir de la persévérance !

*Candide*. Eh ! mon Dieu, j'attendais toujours la réalisation de ses belles promesses... Il me disait chaque matin : " Laissez-moi arriver au pouvoir, et vous verrez de quelle façon je gouvernerai ce pays-ci..." Eh bien ! il y est arrivé le malheureux, et je viens demander où il a conduit la France !

*La Réforme*. A un abîme, citoyen, c'est évident !... Mais comment avez-vous pu accorder votre confiance à un pareil mystificateur ? est-ce que les hommes du *National* entendent rien aux choses du gouvernement ? Parlez-moi des Barbès, des Blanqui, des Raspail, des Flocon, des Louis Blanc ; à la bonne heure ! voilà de hautes intelligences ! voilà de grands cœurs ! voilà des patriotes éprouvés ! voilà enfin les seuls hommes qui peuvent réaliser, dans la pratique des affaires, la sublime devise de la république : *Liberté ! Egalité ! Fraternité !*

*Candide*. Il est notoire que le *National* a fait jusqu'ici une singulière application de cette belle devise.